

Je m'avançai en rampant à travers les courbes obscures du *Nautilus*, m'arrêtant à chaque pas pour comprimer les battements de mon cœur.

J'arrivai à la porte angulaire du salon. Je l'ouvris doucement. Le salon était plongé dans une obscurité profonde. Les accords de l'orgue raisonnait faiblement. Le capitaine Nemo était là. Il ne me voyait pas. Je crois même qu'en pleine lumière, il ne m'eût pas aperçu, tant son extase l'absorbait tout entier.

Je me traînai sur le tapis, évitant le moindre heurt dont le bruit eût put trahir ma présence. Il me fallut cinq minutes pour gagner la porte du fond qui donnait sur la bibliothèque.

J'allais l'ouvrir, quand un soupir du capitaine Nemo me cloua sur place. Je compris qu'il se levait. Je l'entrevis même, car quelques rayons de la bibliothèque éclairaient filtrait jusqu'au salon. Il vint vers moi, les bras croisés, silencieux, glissant plutôt que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles — les dernières qui aient frappé mon oreille :

« Dieu tout puissant ! assez ! assez ! »

Était-ce l'aveu du remords qui s'échappait ainsi de la conscience de cet homme ?

Eperdu, je me précipitai dans la bibliothèque. Je montai l'escalier central, et, suivant la courbe supérieure, j'arrivai au canon. J'y pénétrai par l'ouverture qui avait déjà livré passage à mes deux compagnons.

« Partons ! Partons ! m'écriai-je.

— A l'instant ! » répondit le Canadien.

L'orifice évidé dans la tête du *Nautilus* fut préalablement fermé et boulonné au moyen d'une clef anglaise dont Ned Land s'était muni. L'ouverture du canon se ferma également, et le Canadien commença à dévisser les écrous qui nous retenaient encore au bateau sous-marin.

Soudain un bruit intérieur se fit entendre. Des voix se répondaient avec vivacité. Qu'y avait-il ? S'était-on aperçu de notre fuite ? Je sentis que Ned Land me glissait un poignard dans la main.

« Oui ! murmurai-je, nous saurons mourir ! »

Le Canadien s'était arrêté dans son travail. Mais un mot vingt fois répété, un mot terrible, me révéla la cause de cette agitation qui se propageait à bord du *Nautilus*. Ce n'était pas à nous que son équipage en voulait !

« Maelstrom ! Maelstrom ! » s'écriait-il !

Le Maelstrom ! Un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir à notre oreille ? Nous trouvions-nous donc sur ces dangereux parages de la côte norvégienne ? Le *Nautilus* était-il entraîné dans ce gouffre, au moment où notre canon allait se détacher de ses flancs ?

On sait qu'au moment du flux, les eaux resserrées entre les îles Ferö et Loffoden sont précipitées avec une irrésistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. De tous les points de l'horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appelé le « Nombriel de l'Océan », dont la puissance d'attraction s'étend jusqu'à une distance de quinze kilomètres. Là sont aspirés non-seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.

C'est là que le *Nautilus* — involontairement ou volontairement peut-être — avait été engagé par son capitaine. Il décrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canon, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'éprouvais ce tournoiement maladif qui succède à un mouvement de gyration trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilée, traversés de sueurs froides comme les sueurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frêle canon ! Quels mugissements que l'écho répétait à une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond, là où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent et se font « une fourrure de poils », selon l'expression norvégienne !

Quelle situation ! Nous étions ballottés affreusement. Le *Nautilus* se défendait comme un être humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui !

« Il faut tenir bon, dit Ned, et revisser les écrous ! En restant attachés au *Nautilus*, nous pouvons nous sauver encore !... »

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un craquement se produisait. Les écrous manquaient, et le canon arraché de son alvéole, était lancé comme la pierre d'une fronde au milieu du tourbillon.

Ma tête porta sur une membrure de fer, et, sous ce choc violent, je perdis connaissance.

CHAPITRE XXIII

CONCLUSION

Voici la conclusion de ce voyage sous les mers. Ce qui se passa pendant cette nuit, comment le canon échappa au formidable remous du Maelstrom, comment Ned Land, Conseil et moi, nous sortîmes du gouffre, je ne saurais le dire. Mais quand je revins à moi, j'étais couché dans la cabane d'un pêcheur des îles Loffoden. Mais deux compagnons, sains et saufs, étaient près de moi et me pressaient les mains. Nous nous embrassâmes avec effusion.

En ce moment, nous ne pouvons songer à regagner la France. Les moyens de communication entre la Norvège septentrionale et le sud sont rares. Je suis donc forcé d'attendre le pas-

sage du bateau à vapeur qui fait le service bi-mensuel du Cap Nord.

C'est donc là, au milieu de ces braves gens qui nous ont recueillis, que je revois le récit de ces aventures. Il est exact. Pas un fait n'a été omis, pas un détail n'a été exagéré. C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour.

Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, après tout. Ce que je puis affirmer maintenant, c'est mon droit de parler de ces mers sous lesquelles, en moins de dix mois, j'ai franchi vingt mille lieues, de ce tour du monde sous-marin qui m'a révélé tant de merveilles à travers le Pacifique, l'Océan Indien, la mer Rouge, la Méditerranée, l'Atlantique, les mers australes et boréales !

Mais qu'est devenu le *Nautilus* ? A-t-il résisté aux étreintes du Maelstrom ? Le capitaine Nemo vit-il encore ? Poursuit-il sous l'Océan ses effrayantes représailles, ou s'est-il arrêté devant cette dernière hécatombe ? Les flots apporteront-ils un jour ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ? Saurai-je enfin le nom de cet homme ? Le vaisseau disparu nous dirait-il, par sa nationalité, la nationalité du capitaine Nemo ?

Je l'espère. J'espère également que son puissant appareil a vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, et que le *Nautilus* a survécu là où tant de navires ont péri ! S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Océan, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce cœur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles éteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers ! Si sa destinée est étrange, elle est sublime aussi. Ne l'ai-je pas compris par moi-même ? N'ai-je pas vécu dix mois de cette existence extra-naturelle ? Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Ecclesiaste : « Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ? » deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant : le capitaine Nemo et moi.

FIN.

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III

AU LAC DES NEIGES

Le lac des Neiges se trouve à trente-cinq milles du chemin de Stoneham, à sept milles nord-est du chemin du lac Saint-Jean, que l'on quitte pour s'y rendre à un endroit nommé « La Mare ».

La Mare est un élargissement de la rivière Montmorency, une sorte de bassin formé par la décharge du lac Noir, une flaque d'eau de huit ou dix arpents de longueur sur trois ou quatre de largeur, où la truite abonde. Il y a de jolis coups de ligne à donner en cet endroit ; mais le lac Noir n'est qu'à quinze arpents de là. Un beau lac que le lac Noir, qui nourrit des truites du poids de cinq à huit livres. Et le gibier donc, qui y foisonne en été !

Pourquoi s'appelle-t-il le lac Noir ? Probablement parce que ses eaux profondes interceptent les rayons du soleil, sans leur permettre de se réfléchir au fond de son lit ; peut-être parce que les montagnes très-élevées qui l'entourent le couvrent de leur ombre ; probablement aussi parce qu'il est encadré dans une sombre et noire bordure de sapins.

Quoi qu'il en soit, il est fort joli, ce lac Noir, et j'ai rêvé de passer une huitaine, l'été prochain, près de ses bords un peu sombres, mais sur lesquels un beau soleil d'été doit produire d'admirables effets de lumière, en saupoudrant les sapins noirs et la nappe d'eau de ses rayons dorés.

Nous passons par-dessus l'épaule d'une forte montagne pour arriver au lac des Neiges. Nous traversons cinq ou six lacs de peu d'étendue. Enfin, nous voici sur les bords du Grand-Bassin, installés à notre aise dans la cabane vacante du père Thomas Sioui.

Il reste quelques charbons allumés dans le poêle, signe du départ récent du propriétaire. Nous comptons qu'il reviendra avant la nuit. Mais vaine attente ! Ce ne fut que le lendemain soir que nous vîmes poindre de loin, sur le lac, les silhouettes du brave trappeur et de ses trois fils, l'aîné, Joseph, qui a vingt ans, et deux jumeaux, Georges et Alfred, garçons vigoureux qui font honneur à leurs dix-huit printemps.

Le premier mot du père Thomas nous révéla son bon cœur : « Mes amis, nous dit-il, vous êtes chez vous, disposez de tout comme si c'était votre propriété. »

Lundi, 13 mars. — Température douce, fond de ciel couleur opale. Paul se rend au *Petit-Lac*, distant d'un mille, pour y pêcher des petites truites, qui devront servir à appâter nos lignes dormantes. En moins de vingt minutes, il en capture vingt-huit qu'il apporte au camp, toutes frétilantes, dans une chaudière. Dès deux heures de l'après-midi, nous avons une trentaine de lignes tendues, près des îles et au rétrécis.

Dans l'intervalle, Wilbrod et moi, nous pêchions à la main, dans des trous creusés dans le bassin, à un arpent de la cabane. En quelques heures, nous primes deux douzaines de *ventres-blancs*, mesurant de dix à douze pouces.

Mais je vois déjà que, pour être compris de mes lecteurs, il me faut faire la description du lac, de notre cabane, et donner des explications sur notre mode de pêche.

D'une longueur de huit milles et demi, le lac des Neiges ne mesure guère plus que douze arpents dans sa plus grande largeur. A la tête se trouve le bassin, long de quinze à dix-huit arpents, qu'une pointe de terre sépare de la nappe principale, avec laquelle il communique ou échange ses eaux par un détroit large d'une centaine de pieds. Ce détroit se nomme « le rétrécis ».

De l'issue du rétrécis, une blanche allée de six à sept milles de longueur s'ouvre devant vous. J'aperçois là-bas, à l'autre bout, une montagne isolée, teinte de bleu et de violet. De l'un et de l'autre côté, ma vue est bornée par deux rangées de montagnes se prolongeant indéfiniment le long de l'avenue. A trois milles du rétrécis, vers l'ouest, se trouvent trois îlots, trois bouquets de verdure sombre. Il y a d'excellents endroits de pêche sur les batures qui entourent ces îlots ou dans les chenaux qui les séparent. Montagnes, vallons, îlots, sont tous uniformément boisés de cyprès de la plus chétive apparence. A peine quelques touffes de bouleaux par-ci par-là. Le sol doit se refuser à toute espèce de culture.

Notre cabane est à trente pas du bassin, du côté sud, au pied d'une côte escarpée. La neige l'a envahie et la recouvre de tous côtés ; on n'y entre pas, on y descend plutôt, par plusieurs marches taillées dans la neige durcie. Un mince tuyau de poêle qui perce la couverture et la neige, atteste seul, par sa fumée, la présence de l'homme. On se croirait vraiment chez les Islandais, dont les demeures sont presque toutes souterraines.

LA PÊCHE

Question d'art et d'artifice ! Elle requiert plus d'étude, plus de soins, plus d'attention, plus de connaissances que le vulgaire ne s' imagine. Aussi, n'est pas pêcheur qui veut. Les grands, les vrais pêcheurs à demeure, sont des savants qui pourraient en remonter à Jules Verne lui-même.

Ce monde des poissons a des mœurs, des passions, des amours, des familles, des alliés, des ennemis, des villes, des villages, des maisons de campagne, des résidences d'hiver, des sujets taillables et mortifiables à merci.

Entr'autres poissons de rivière, j'affectionne surtout l'achigan et le doré. Ce sont des poissons nobles entre tous, de vaillants chevaliers, qui ne s'attaquent aux passants que pour leur subsistance, nullement pour en faire carnage. Ils ont le respect de la famille, ils ne se mangent pas entre eux. Ils ne redoutent que la dent du maskinongé et du grand brochet, qu'ils savent encore esquiver prestement, ou se retranchant, les uns dans leur donjon, les autres en eau profonde, où leurs dangereux adversaires ne pénétrèrent que rarement. Ils semblent y perdre le sens de la vue. Ces donjons sont, pour l'achigan, une roche creusée en dessous, ou un tronc d'arbre qui forme un haïs, au travers du courant. Toujours vivant dans des eaux limpides, ils sont d'une exquise propreté, et leurs mœurs se ressentent du milieu où ils vivent. Il y a du gentilhomme dans l'achigan et le doré. Vous les verrez, l'achigan surtout,

réunis par troupes nombreuses, s'amusant, se jouant au soleil, ou se réunissant en tête-à-tête, comme s'ils étaient en conseil. A ces heures-là, vous les tenteriez en vain de l'appât le plus alléchant, ils ne font pas mine de le voir. Il m'est arrivé plus d'une fois de compter, dans un remous profond, dans une *fiote*, comme disent les gens du nord, des centaines d'achigans à qui je jetais, sans pouvoir les déranger, cyprins, sauterelles, lombrics des plus vermeils, écrevisses ou autres appâts non moins appétissants. Des heures entières s'écoulaient ainsi ; je laissais dormir ma ligne. Mais à un moment donné, les secousses commençaient, mon scion plongeait dans l'eau ; j'accourais et dans moins d'un quart-d'heure, je voyais mon panier lesté d'une vingtaine de beaux achigans, du poids de une, deux ou trois livres. Rarement en ai-je piqué de plus de cinq à six livres. Toutefois, j'ai entendu dire qu'on en avait capturé de neuf à dix livres. C'est beau ! mais je ne les ai pas vus.

Nous avons, dans nos lacs, l'achigan vert et l'achigan noir, de forme absolument identique. Cette variété de couleur dépend-elle de l'âge ? je serais porté à le croire, car les gros achigans sont généralement noirs, au sortir de l'eau. Une fois hors de leur élément, ils passent du noir ou du vert à une teinte verte et jaune : quelques-uns garderont des taches d'un noir sale sur un fond couleur d'herbe brûlé par le soleil. Je ne crois pas que l'achigan existe en Europe ; on voudrait à tort le confondre avec la perche verte qui lui est congénère, mais qui n'a ni sa force, ni sa hardiesse, ni sa saveur comme comestible. La perche et l'achigan mordent cependant aux mêmes appâts, mais la perche affectionne, de préférence, le lombric ou gros ver rouge de terre, tandis que c'est le cyprin et la sauterelle que recherchent les achigans. Leurs habitudes diffèrent également. Pendant que la perche erre dans grandes herbes, espèces de forêts sous-marines, coupées d'allées, ou de *squares*, sablées, l'achigan se blottira sous une roche concave, de couleur sombre, sur laquelle son corps ne saurait faire tache. Tapis dans l'ombre, il guette une proie imprudente qui vient se jouer dans les eaux éclairées, où il a accès d'un seul bond. L'achigan ne chasse pas de nuit. C'est au grand jour qu'il livrera combat, usant de ruses, mais trop fier pour attaquer un ennemi dans l'ombre. Vous le trouverez toujours dans les lacs, le long des battures ou des accores ; il abonde surtout au pied des rapides semés de gros cailloux, dans les remous ou les haies, près de lourds troncs d'arbres envasés.

Dans mon enfance, j'ai fait des pêches d'achigans aux abords du lac Saint-Louis, qui passeraient pour miraculeuses aujourd'hui. Depuis, ils sont devenus plus rares, les pêcheurs plus nombreux, et la navigation les enlève ou les dispersent. Cependant, il y a trois ans, à Saint-Thomas, dans la rivière du sud, en arrière de l'hôtel Dion, j'en ai capturé vingt-quatre en moins d'une heure, avant mon déjeuner. Et maintes fois, je suis revenu de la pêche en cet endroit avec quinze, vingt et trente, capturés dans le cours d'un après-midi.

Le mâle-achigan ressemble à l'achigan, mais il est autrement plus fort et plus grand. On en prend quelques-uns autour de l'île Perrot. Ils sont fort nombreux à Manitoba, dans la Rivière-Rouge, la Saskatchewan. On trouve, dans sa tête, un morceau carré ressemblant à de la matière cornée, sur laquelle il y a la forme d'un M, et qu'on prétend un curateur infailible des maux de tête. Vous me demandez, en souriant, si je crois à une telle vertu. Je vous répondrai une autre fois, et ailleurs.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer.)

— Une paire de bottes, faite de peau humaine, est en ce moment exposée au Smithsonian-Institute à Washington. Ces bottes sont l'œuvre d'un ingénieur tanneur de New-York, qui convertit la peau d'un laboureur décédé en un cuir solide. Durant la révolution de 93, on assure qu'une tannerie fut établie à Meudon pour utiliser la peau des victimes de la guillotine. Horrible !